

L'Irlande vit s'accroître ses malheurs ; des troubles sérieux y éclatèrent peu de temps après le départ du souverain ; la misère, et bientôt le typhus décimèrent sa population. Castlereagh, dont le nom était resté en exécution chez ses compatriotes, pour avoir réprimé, d'une manière cruelle, l'insurrection qui eut lieu lors du débarquement du général Humbert, en 1798, et pour avoir contribué puissamment à l'union législative de son pays natal avec l'Angleterre, Castlereagh sentait bien qu'il n'était point précisément l'homme qui pouvait concilier l'Irlande. Malgré que l'on fût débarrassé de l'affaire de la reine, et de la reine elle-même, bien des difficultés surgissaient et grandissaient à l'intérieur aussi bien qu'à l'étranger. Naples et l'Espagne étaient en révolution, et la sainte alliance exerçait son influence sur l'Europe avec une énergie toute puissante. La Grèce se soulevait contre la Turquie, et la situation de l'Orient ressemblait beaucoup à celle qui existe au moment même où nous écrivons. Napoléon était mort à Sainte-Hélène, quelque mois avant la princesse Caroline, et si l'Angleterre était délivrée pour toujours d'un grand sujet de crainte et d'anxiété, la sainte alliance perdait un précieux épouvantail qui lui avait permis jusque-là de poursuivre en sûreté la réaction absolutiste. Castlereagh était accusé de sympathiser avec les puissances du nord ; de fait, il avait été en tout temps un réactionnaire aussi hardi qu'opiniâtre.

La session du parlement fut extrêmement difficile. A la place des ébullitions révolutionnaires des années précédentes, une agitation constitutionnelle moins dangereuse pour l'Etat peut-être, mais dangereuse pour les ministres, se propageait régulièrement. Les questions économiques, la réforme électorale, les finances toujours embarrassées de l'Angleterre, les questions étrangères, tout était fait pour embarrasser un gouvernement que les coteries et les ambitions personnelles venaient aussi prendre à la gorge, demandant, comme cela arrive si souvent dans les rangs d'un parti, un portefeuille ou la vie ! On crut devoir concilier lord Grenville et les *Greenhillistes* dont lord Holland disait : "Toutes les denrées sont à bas prix, excepté les Grenvilles." On prit dans le gouvernement Robert Peel, qui avait déjà joué un rôle et qui devait en jouer un si grand plus tard. Déjà, en face de lui, se dressait celui qui devait être son adversaire attiré, lord John Russell, le seul de tous les acteurs de cette époque qui soit encore sur la scène aujourd'hui. Lorsqu'il a pris part récemment à l'agitation au sujet des atrocités commises par les Turcs en Bulgarie, le vétérinaire de la politique anglaise a dû se rappeler les affaires de la Grèce en 1822 (2). C'était, de la part de l'opposition, la même exploitation d'un sentiment public, honorable et généreux, de la part du parti tory les mêmes atténuations, les mêmes déguisements des horreurs que l'on rapportait.

Lord John Russell s'était emparé de la question de la réforme : il trouva pour adversaire Canning, toujours conservateur quoique mécontent. Ce fut dans cette session que le premier coup de hache fut donné dans le monstrueux édifice des fictions représentatives par l'abolition du célèbre bourg-pourri de Grampound.

Lord Liverpool, lord Londonderry (Castlereagh), le duc de Wellington, lord Bathurst sentaient toute la valeur personnelle de Canning ; mais celui-ci avait pour ennemis le souverain lui-même, lord Eldon, et toute une faction de la cour. On voyait venir le moment où il allait se tourner contre le parti, et comme il fallait à tout prix, ou le reprendre dans le cabinet ou l'éloigner, on lui offrit le poste de gouverneur-général de l'Inde. La chose était à peu près convenue, lorsqu'il voulut se signaler par une mesure importante. Avec cette teinte d'esprit chevaleresque qui l'a toujours distingué, il choisit la question de l'émancipation des catholiques, et proposa de commencer par rendre aux pairs catholiques le droit de siéger à la Chambre des Lords. Ce fut le nouveau ministre Peel

qui, dans la Chambre des Communes, s'opposa à la mesure. Il y eut une joute remarquable entre les deux orateurs. Le discours de Canning fut aussi brillant qu'habile. Il rappela en termes émus la splendeur de la grande cérémonie du couronnement du roi ; puis il ajouta : "Pensez-vous qu'il n'est pas venu à l'esprit des représentants de l'Europe appelés à contempler ce grand spectacle, à l'esprit de l'ambassadeur d'Autriche, ou de l'ambassadeur de France, à l'esprit des représentants de pays plus dévoués encore à la religion catholique, qu'à peine cette grande cérémonie terminée, le duc de Norfolk cesserait de paraître au milieu des pairs assemblés ? Qu'il devait immédiatement mettre de côté son costume officiel pour ne plus s'en servir qu'au jour éloigné—et puisse-t-il être très-éloigné !—où le couronnement d'un successeur à sa très-gracieuse Majesté nous convoquera à une nouvelle solennité ! Ainsi, après avoir montré aux pairs et au peuple d'Angleterre, aux représentants des princes et des nations de l'univers le duc de Norfolk, le premier pair du royaume, lord Clifford et d'autres qui, comme eux, représentent une longue et glorieuse lignée d'ancêtres illustres et héroïques—nous les traitons comme nous traitons les choses faites et préparées exprès pour la circonstance, comme les bannières qui flottaient au vent, comme les lustres qui flambaient dans l'abbaye, et avec tous ces insignes, nous les reléguons dans l'oubli comme des formes vaines et passagères ! Il leur est bien permis de plier le genou devant le roi, de baiser sa main, de porter sa traîne ou de tenir un dais au-dessus de sa tête ; il leur est bien permis de remplir les charges que l'orgueil romain assignait à nos barbares ancêtres—*purpurea tollant aula Britanni* ; mais avec la décoration du moment, ils voient disparaître toute leur importance ; leur courte gloire s'évanouit, et leur longue humilité revient à la place ; et celui qui, un jour, marche en tête du cortège des pairs du royaume, ne peut pas, au moins comme leur égal, trouver le lendemain un siège au milieu d'eux !"

Le bill fut voté par cinq voix de majorité dans les Communes, et proposé par le duc de Portland à la chambre des Lords, où lord Eldon, aussi ennemi de Canning que des catholiques, y fit avec succès une guerre acharnée. "Accordez aux catholiques cette mesure, s'écria le fanatique chancelier, et vous ne pourrez plus rien leur refuser." A l'argument dont Canning s'était servi à la chambre des Communes, que les pairs catholiques devaient les premiers être rétablis dans leurs privilèges, parce qu'entre tous les catholiques ils avaient été les derniers que l'on avait privés de leur droit, il répondit avec colère et amertume que le roi papiste était le dernier que l'on avait chassé !

Canning et M. de Châteaubriand étaient assis près l'un de l'autre à cette séance de la chambre des Lords, où le bill fut rejeté. "J'assistai, dit ce dernier dans ses *Mémoires*, à cette séance, sur le sac de laine où le *speaker* m'avait fait asseoir. M. Canning fut blessé d'une phrase du vieux chancelier : celui-ci, parlant de l'auteur du bill, s'écria avec dédain : 'On assure qu'il part pour les Indes. Ah ! qu'il y aille, ce beau gentleman, *this fine gentleman*, qu'il y aille : bon voyage !' M. Canning me dit en sortant : 'Je le retrouverai !'"

Et il le retrouva en effet plus vite qu'il ne le pensait, et là où tous deux, dans ce moment, ne s'attendaient guère à se retrouver, c'est-à-dire au sein même du Conseil Privé.

Ce fut le 12 d'août, un an et cinq jours après la mort de la reine Caroline, que Londres apprit avec terreur, sinon avec douleur, le suicide de lord Londonderry, de l'homme qui, depuis la mort de Pitt, avait joué un des plus grands rôles en Angleterre et en Europe ; de ce fameux Castlereagh, dont le nom est pour bien dire inséparable de tous les grands événements du premier empire.

Le roi venait de partir depuis deux jours pour ce voyage d'Ecosse où, nonobstant la mort tragique de son ministre, il se fit donner de si brillantes fêtes. On se

rappelle que la même chose était arrivée lors de la mort de la reine.

Depuis quelques jours, lord Londonderry avait donné des symptômes de folie ; à une audience chez le roi, à un dîner chez lui, puis dans une entrevue avec le duc de Wellington, il avait dit et fait des choses étranges. Il se croyait poursuivi par des ennemis cachés ; évidemment, il redoutait le sort de Perceval. Qui sait si quelques-unes de ces lettres anonymes que de lâches misérables font si souvent parvenir aux hommes en place, ne l'avaient point menacé d'une semblable catastrophe !

M. de Châteaubriand, qui fut vivement frappé de cette mort, paraît croire à un cas de folie tout accidentel, tout spontané, pour bien dire, et sans rapports avec la politique.

Pourquoi, dit-il dans une de ses dépêches à M. de Montmorency, lord Londonderry aurait-il attenté à ses jours ? Il n'avait ni passions, ni malheurs ; il était plus que jamais affermi dans sa place. Il se préparait à partir jeudi prochain. Il se faisait une partie de plaisir d'un voyage d'affaires (de congrès de Vérone). Il devait être de retour le 15 d'octobre pour des chasses arrangées d'avance, et auxquelles il n'avait invité. La Providence en a ordonné autrement, et lord Londonderry a suivi le duc de Richelieu.

Le congrès de Vérone était, dans le moment, la passion, la marotte du noble vicomte, ambassadeur de France à Londres. Ce ne fut que le 27 août qu'il reçut la certitude du succès de ses efforts auprès des ministres, qu'il apprit enfin qu'il serait l'un des plénipotentiaires. Comment un homme, assez heureux pour être sûr d'aller au congrès de Vérone, avait-il pu songer à partir de préférence pour l'autre monde ? Voilà ce qui frappait sans doute M. de Châteaubriand plus que toute autre chose. Quelques pages plus loin, cependant, il rappelle lui-même une circonstance qui fait voir que l'on peut bien être ministre des affaires étrangères et plénipotentiaire, et ne pas se sentir au comble de toutes les félicités.

Vous savez à présent, écrit-il à M. de Montmorency, que lord Londonderry avait donné des preuves d'aliénation mentale quelques jours avant son suicide, et que le roi même s'en était aperçu. Une petite circonstance à laquelle je n'avais pas fait attention, mais qui m'est revenue en mémoire depuis la catastrophe, mérite d'être racontée. Je suis allé voir le marquis il y a douze ou quinze jours. Contre son usage et les usages du pays, il me reçut avec familiarité dans son cabinet de toilette. Il allait se raser, et il me fit, en riant d'un rire à demi sardonique, l'éloge des rasoirs anglais. Je le complimentai sur la clôture prochaine de la session. "Oui, dit-il, il faut que cela finisse ou que je finisse."

Au risque de détruire l'effet de l'éloge des rasoirs anglais et du rire à demi sardonique, M. de Châteaubriand se voit obligé de dire, dans la même dépêche, que c'est avec un canif, et non avec un rasoir, comme il l'avait cru d'abord, que l'heureux ministre a mis fin à ses jours.

On est étonné de lire ensuite ce passage des *Mémoires* :

Tout ce que les radicaux d'Angleterre et les libéraux de France ont raconté de la mort de lord Londonderry, à savoir qu'il s'était tué par désespoir politique, sentant que les principes opposés aux siens allaient triompher, est une pure fable inventée par l'imagination des uns, l'esprit de parti et la malice des autres. Lord Londonderry n'était pas homme à se repentir d'avoir péché contre l'humanité dont il se souciait guère, ni envers les lumières du siècle pour lesquelles il avait un profond mépris : la folie était entrée par les femmes dans la famille de Castlereagh.

A la bonne heure ; mais tout cette vie agitée et difficile, tout ce que l'immense responsabilité dont il se trouvait chargé, tout ce que les haines dont il se sentait environné, ajoutaient à des dispositions naturelles, ne doit-il pas être tenu en ligne de compte ? Ne faut-il pas trop se fier, du reste, à cette impassibilité qu'ont, ou que se donnent quelquefois les hommes d'état. Même le cynisme se joue comme autre chose. Les efforts que l'on fait pour prendre ces dehors calmes et froids font tout refluer au dedans ; tel homme qui semble tropsensible aux attaques dont il est l'objet, se retrouve fort et courageux après les plus terribles épreuves. Tel autre que l'on croit cuirassé, blindé sous tous les rapports, succombe aux ravages intérieurs des atteintes dont il a su dissimuler l'effet. Voici comment Gréville raconte

l'impression produite par cette catastrophe :

Août 13.—Je suis allé à Cirencester vendredi et j'en suis revenu hier. A Hounslow, j'ai appris la mort de lord Londonderry. Quand je suis arrivé à la ville, j'ai rencontré une foule de gens qui avaient déjà pris un air de tristesse, un *visage de circonstance* (3) qui me déplut singulièrement, car il m'était trop évident que cela leur était bien égal ; de fait, s'ils avaient une impression quelconque, c'était plutôt le plaisir de voir qu'il y avait un événement, une catastrophe, qu'aucune espèce de chagrin ou de regrets pour celui qui en avait été la victime. Il paraît que lord Londonderry n'avait pas été bien pendant quelque temps ; mais il n'était point sérieusement malade ; seulement, quelques jours avant sa mort, il devint plus souffrant et paraissait bien abattu.

Il avait dit, l'autre jour, à lord Granville qu'il était excédé de fatigue, et il dit au comte de Munster qu'il se sentait très-mal. Le duc de Wellington le vit samedi, et fut tellement frappé de son état maladif, qu'il lui envoya Bankhead. Celui-ci le saigna à Londres samedi ; cela parut lui faire du bien, et il s'en alla à Foot's Cray. Dimanche, il était plus mal, et l'état de prostration où ils le trouverent engagea ceux qui l'entouraient à prendre certaines précautions, qui, malheureusement, n'eurent pas le résultat voulu. Ils cachèrent ses pistolets et ses rasoirs ; mais il se procura un canif qui se trouvait dans une chambre voisine, et dans la nuit de dimanche ou de grand matin le lundi, il se coupa la gorge. Il n'y a pas d'autres ministres en ville que lord Liverpool, Viscount et le chancelier. Aucun événement n'a encore tant prêté aux conjectures, et le peu de gens qui se trouvent ici à conjecturer paraissent être d'avis que Canning n'ira pas aux Indes, mais qu'il sera appelé à remplir la place vacante.

P. C.

(A continuer.)

UN VOYAGE EN YACHT

LETTRES DE HAUTES LATITUDES, PAR LORD DUFFERIN. TRADUCTION DE T. P. BÉDARD.

Nous remercions le traducteur pour l'employé de cet ouvrage qu'il a bien voulu nous adresser. Cette traduction du livre de notre gouverneur si populaire paraît soigneusement faite. Elle est précédée d'une préface en français écrite et signée par lord Dufferin lui-même, dont le portrait photographié accompagne chaque volume. L'édition est ornée de nombreuses gravures, et, sous le rapport du papier et de l'impression, ne laisse rien à désirer.

Le prix du volume est \$1.25. Les particuliers et les libraires peuvent se procurer des exemplaires en s'adressant à la Cie. Burland- esbarats, 7, rue Bleury, Montréal.

CALENDRIER DE LA PUISSANCE DU CANADA

Le Calendrier de la Puissance du Canada, pour 1877, vient d'être publié par MM. J. B. Rolland et fils. Ce Calendrier contient non-seulement les noms et les lieux de résidence de tous les membres du clergé catholiques, classés par diocèses, mais aussi le comput ecclésiastique, les dates des fêtes mobiles, des Quatre-temps, le nombre et la date des éclipses, les heures du lever et du coucher du soleil et de la lune, etc., etc.

Tous ces renseignements en font un calendrier non-seulement utile à tout le monde, mais indispensable à toutes les personnes désireuses de suivre les fêtes de l'Eglise, qui toutes y sont mentionnées.

Il se trouve en vente chez tous les libraires et les principaux marchands au prix de cinq centimes.

—Une boutade du *Don Quichotte* :

C'était à Trouville.

Henri Monnier aperçut sur le bord de la plage un couple récemment évadé de la rue Saint-Denis.

Le monsieur, ventre en avant, s'appuyait sur sa canne, ses lunettes s'appuyaient sur son nez et son nez s'appuyait sur son menton....

La dame se carrait dans une robe à ramages couleur peau d'orange.

Tous deux contemplaient l'Océan.

—Une telle quantité d'eau, disait le mari, finit par friser le ridicule....

—Sans doute, répondit la dame, mais cela n'explique pas ce mouvement continu... les vagues... la marée....

Monnier jugea à propos d'intervenir :

(Se rappeler l'organe de Prudhomme.)

—Ce mouvement, madame, est produit par les poissons. Ces bêtes-là remuent beaucoup et produisent les vagues au moyen de leurs queues. En outre, deux fois par jour, ils se retirent au large, afin d'aller se faire pêcher, et comme ils ne pourraient rester en l'air sans périr, *la mer les suit* !...

(3) Ces mots sont en français dans le texte

(2) Lord John Russell est né en 1792 et a 84 ans.